

Florence, 17 avril 1915



Bien chère amie, je me demandais tous ces derniers temps ce que vous deveniez, je vous imaginais dans quelque hôpital ou ambulance, je vois qu'en tout cas vous vous préparez pour y aller, cette fois-ci pourvue de tous les titres. J'envie l'existence que vous me décrivez, monotone dites-vous, mais si remplie; dans l'angoisse que nous ressentons tous, cela doit être un si grand réconfort d'agir. Ici je ne fais rien, je n'ai même pas pu poursuivre les tricots que je faisais avec jèle tout le temps de mon séjour en France - comme vous j'avais appris pour la circonstance - Sûre que les Italiens s'en

seraient comparés au passage.

Nous suivons de très près la politique italienne, par les journaux dont nous lisons une quantité, par les livres que nous pouvons recueillir de personnages politiques. Nous avons passé de sales jours angoissés au moment où la presse interventionniste a dénoncé un accord italo-germanique sur le point de se produire. On ne peut imaginer le déclenchement de la presse, sa nervosité, c'était de la folie, il y a eu vraiment à cette occasion des articles magnifiques. Mais pendant ce temps le gouvernement restait, comme il l'était avant, comme il l'est depuis, impénétrable — et nous nous disions qu'en cas d'un accord, et alors même que cet accord n'obligerait l'Italie qu'à la neutralité définitive, notre séjour ici serait bien compromis, car il serait odieux de vivre dans un pays hostile et d'ailleurs l'œuvre que poursuit l'Institut n'aurait plus de raison d'être.

Heureusement nous avons été bientôt assurés

Rome 12 avril 1915

de la façon la plus sûre et la plus formelle.
Les conversations n'aboutiront pas, le gouver-
nement les fait traîner jusqu'au moment
favorable (fin avril) pour entrer en action
par une offensive rapide contre l'Autriche.
Il a d'ailleurs eu l'habileté de ne rien préciser
quant à ses desirs et de laisser parler Bülow,
dont les propositions restent bien en dessous
des revendications italiennes. Ces conversations
avortées amèneront le prétexte nécessaire
pour la rupture.

Ce n'est pas que l'Italie ait un rôle reluisant
depuis le début les journaux, tous les journaux,
nous répètent à satiété que si l'Italie marche
elle ne le fera que pour ses intérêts personnels,
qu'elle ne doit penser qu'à elle, qu'elle n'a de
debtte envers personne. Le droit à l'égoïsme na-
tional, compréhensible jusqu'à un certain
point, est en train de devenir un devoir,
et ce thème mille fois répété devient écœurant.
Nous serons au moins avertis que, si elle fait
la guerre, ce ne sera pas par sympathie pour nous.

Comment ne comprennent-ils pas qu'un peu d'élan serait infiniment plus habile et servirait mieux leurs intérêts futurs.

Mais il reste chez les plus interventionnistes un vieux reste de francophobie, fait de jalousie, de susceptibilités froissées, de la crainte d'une France puissante, - et la propagande allemande, tenace, habile, entretient par tous les moyens cet état d'esprit.

Il est donc à peu près sûr qu'elle marchera, mais ce sera le plus tard possible, parce que au point de vue argent elle ne peut pas supporter plus de deux mois, trois au plus, de guerre, et aussi parce qu'elle veut courir le minimum de risques. Cela ne l'empêchera pas d'être fort gourmande, de vouloir le Trentin, Trieste, l'Istrie, les îles Dalmates, des possessions en Asie Mineure, et j'y prévois au moment du partage final rancœurs et brocantes, car les Alliés lui tiendront certainement la dragée haute en proportionnant les résultats obtenus à l'effort - et ce ne sera que justice.

Nous nous occupons beaucoup trop d'elle, nous la couvrons de fleurs (en attendant



de la couvrir d'injures si elle ne fait pas à
que nous voulons, et elle le sait bien), elle
en a déduit que son rôle est de première im-
portance et qu'en marchant elle nous rendra
un service que rien ne pourra assez payer.
D'ailleurs je trouve que d'une façon générale
notre presse s'occupe beaucoup trop des
neutres, nous semblons dire par là que
nous ne nous en tirerons jamais seuls, et
c'est humiliant. D'être sollicités ainsi - nous
lisons le Temps et les Débats et presque chaque
jour il y a des articles ou des allusions -
par tous les moyens, produit sur les Italiens,
les seuls dont je peux parler, l'effet contraire.
Nous faisons une politique de sentiment.
Nous n'offrons que des terres qui sont à
conquérir. L'Allemagne offre des terres qui
lui appartiennent - ou du moins à son alliée -
et ne demande aux neutres que de garder leur
neutralité. Le rapprochement se fait souvent,
et on en conclut que l'Allemagne est moins
exigeante, et plus sûre de sa force.

Le fond de leur pensée, c'est une grande
frousse de l'Allemagne. Ils n'ont pas tort...
L'Allemagne a encore de fervents admirateurs,
tous ceux qui sont pour l'ordre, la discipline,
l'organisation, puis les commerçants qui
dépendent d'elle. L'opinion publique se divise
ainsi: l'aristocratie, tous les conservateurs
sont germanophiles, ainsi que les catholiques, et
les socialistes officiels. Chose curieuse, il n'y
a pas chez la masse des Italiens de sentiment
national; l'idée de Trente et Trieste ne suscite
pas un grand mouvement populaire. Et
pourtant, rien que pour ces malheureux qui
ont eu confiance en l'Italie, qui par milliers
ont passé la frontière, il semblerait que la
guerre soit inévitable et fût jugée ainsi par tous.

Mon tableau est trop poussé au noir,
il faut dire maintenant le côté réconfortant.
Une grande partie de l'opinion, la classe intel-
ligente, et le peuple, sont pour nous. De grands
organes et en tête le Corriere della Sera, c'est
à dire le journal le plus répandu et le
mieux fait d'Italie, poursuivent avec une
inlassable persévérance, beaucoup d'intelligence

et un grand courage leur campagne en
faveur de l'intervention. Le Courrier est à l'heure
actuelle le journal d'un homme et non
d'un parti, il ne reflète pas l'opinion de
ses lecteurs habituels, qui sont réactionnaires.
Il combat ce vieux filon de Giolitti, qui a
encore une puissance telle qu'il pourrait
renverser le ministère et la Chambre à son
bon plaisir. Il s'inquiète de l'isolement où
restera l'Italie, la guerre finie, si elle s'ab-
tient d'intervenir, méprisée par l'Entente
qu'elle aura déçue, haïe par les Empires du
Centre qui l'accuseront de les avoir trahis.

Des conférences ont suscité ces temps
derniers de vraies manifestations : une de
Ferrero, qui a fait pour notre cause par
sa parole et par sa plume, la propagande
la plus active et qui est mû, celui là, par
un véritable et profond amour pour la
France, — une sur la Belgique de Maeterlinck
et de Destree (avec l'inévitable Georgette Leblanc).
Les derniers ont parlé devant une salle comble
une heure avant ou se battait déjà dans

la rue, et l'enthousiasme, les cris, les hurlements, ont atteint un degré que je n'avais jamais vu. Ils parlaient en français et s'adressaient donc à un public cultivé. Le sujet est à lui seul si tragique que les faits sans commentaires suffisent à provoquer une intense émotion. Le grand orateur qui est Destree en tirait un effet véritablement extraordinaire. L'Institut a donné une grande soirée en l'honneur de ces trois illustres Belges. C'était tout à fait réussi, on s'écrasait.

J'ai beau écrire fin, mon papier s'allonge et je ne vous ai rien dit de nous. L'Institut fonctionne comme d'habitude, deux nouveaux professeurs sont venus combler, en partie, les vides et ceux qui restent se multiplient. L'absence de tout boursier français - et par conséquent des cours d'agrégation - simplifie d'ailleurs les choses. Bien mieux, Luchaire a fondé une succursale à Milan, c'est là qu'il séjourne la plus part du temps, ne venant à Florence que deux jours par semaine. Le centre des études restera à Florence, mais certaines choses, comme le bureau des informations et échanges, ont été



transportées à Milan où elles prendront
beaucoup plus d'ampleur. Luchaire trouve à
Milan des appuis financiers auprès de la colonie
française, riche, disposée à des sacrifices,
composée d'hommes d'action. C'est tout autre
chose qu'ici, un milieu bien plus vivant.
C'est de Milan aussi que part la propagande la
plus active. A ce propos, que je vous dise tout de
suite, que nous recevons par les Ministères et la
Chambre de commerce toutes les brochures ima-
ginables, ~~que~~ nous les faisons distribuer. L'Institut
a même fait traduire en italien le Rapport sur
les Atrocités Allemandes pour en faciliter la
diffusion. - Merci d'avoir pensé au "dossier",
vos deux spécimens sont fort intéressants; il
grossit toujours, ce dossier. Mais nous le faisons
pour notre plaisir personnel et pas du tout
pour Romain qui, je pense, ne s'y intéressera
guère. - Si j'en juge par l'affaire Dreyfus qui
nous a tant passionnés et qui n'intéresse pas
~~la~~ jeune génération, laquelle ne mettra jamais
le nez dans tous les bouquins concernant cette
époque. Nous avons tout ce qui paraît, du
moins tout ce qui a quelque valeur, - les
librairies ici sont très bien montées et reçoivent tout

Vous voyez que, comme en France, nous ne vivons que de la guerre et pour la guerre.

Pour les privilégiés comme nous, qui ne sont pas atteints dans ce qu'ils ont de plus cher, quelle existence passionnante et belle, jusqu'ici il semble qu'on n'avait pas vécu. Les intérêts personnels arrivent à se réduire à rien, chacun sent qu'il n'y a plus qu'une seule chose qui importe.

Je ne suis pas de votre avis pour les rapports entre amis, ils me semblent, au contraire, rendus plus étroits et plus fervents. Peut-être est-ce parce que nous ne sommes ici qu'un petit nombre et que nous aimons à communier entre Français. Mais avec les étrangers, que les susceptibilités sont vite éveillées! Comme on ne peut admettre que soient discutées les opinions qui sont à l'heure actuelle ce que nous avons de plus cher et de plus ardent!

C'est ainsi que nos rapports avec les Elmqvist sont devenus fort lointains. Ils sont Suédois et se disent neutres, mais M^{me} Elmqvist qui



avait semble jusqu'ici renier sa nationalité (elle est de Hambourg) a changé d'opinion après un voyage en Allemagne. Elle dit maintenant qu'il y a du bon et du mauvais des deux côtés ... et intérieurement j'en suis sûre, fait des vœux pour le triomphe de l'Allemagne. Elle est retournée là bas pour la seconde fois en quelques mois, alors que depuis six ou sept ans elle n'y était pas allée. Sans ces conditions, vous pensez que, sans être brouillés, on n'a plus rien à se dire.

La pauvre femme a eu beaucoup d'ennuis, on l'a accusée ici d'être une espionne, et les $\frac{3}{4}$ de ses relations (maisons anglaises en grande majorité) lui ont tourné le dos. Tout ce que je sais d'elle et de son caractère depuis des années proteste contre cette accusation. — C'est que les Anglais sont terriblement excités. Que serait ce s'ils avaient souffert comme nous.

M^{me} Elmyrin a beaucoup correspondu avec M^{me} Bauer, et a tenté des démarches,



pour améliorer le sort de son mari, mais il est bien certain qu'elle n'obtiendra rien. Combien la pauvre petite femme doit être inquiète en pensant à son mari souffrant de la faim, et il n'y a guère de chance pour que ce qu'elle lui envoie lui arrive.

Je continue à avoir de bonnes nouvelles des miens, ce qui est presque invraisemblable. Il y a eu de vraies boucheries dernièrement, si j'en juge par ce que m'écrivait Pierre Weisgerber qui a été comme aide-major dans une ambulance de première ligne à Perthes; on marchait sur les cadavres. Un de ses frères est sergent mitrailleur à La Bassée, un autre depuis six mois à Verdun, lieutenant du génie, a été cité à l'ordre du jour et blessé pour la seconde fois — Quant à mon neveu de Vienne il ne se console pas d'une crise d'appendicite qui l'a obligé à une opération au lieu de partir pour les Dardanelles comme il le devait. Celui-là est capitaine instructeur et ne s'est pas encore battu. Il paraît qu'il y a un tel enthousiasme en France pour partir pour la Turquie. Je comprends que cela soit plus passionnant que la guerre de tranchées. Hélas, cette



opération si bien menée
un rude coup. Mais j'ai cru que nous
aurons du nouveau bientôt.

Persone ici ne doute que nous n'arrivions
à Constantinople dans un temps plus ou
moins rapproché, et notre prestige en a été
fortement relevé. Luchaire prétendait qu'il
n'avait jamais reçu tant de coups de chapeau.

J'ai été bien intéressée par ce que vous
me dites du moral de nos soldats, car ce
ne sont plus des racontars de journaux,
c'est la réalité. C'est beau. Parlez-moi de
dans votre prochaine lettre. Vous devez
si bien savoir les faire causer. Avez-vous
jamais rencontré des types aussi remar-
quables que l'auteur du journal. Je
n'oublierai pas la soirée chez vous passée
à écouter cette lecture.

Vous ne me dites rien de votre sœur
Est-elle tout à fait remise, et vous

je n'ai pas, c'est
notre mère, pour
vous toute ma
bien et grande
affection
Hélène
votre sœur
meilleures amitiés à

ce que tout doit de se confier, que l'avis donne
appelé récemment, si lui dis qu'il ne
ne doit être regretter
d'un des deux de
la paille, il l'autre
mettre les choses
et fait la saire
dans la rivière
il est regrettable
que les gens ne
puissent pas
être si intéressés
leurs aspirations
il peut se passer
(car de ne rien faire
lui reste comme
un poids sur)
en se bécotant
que il est ici
plus utilement
son pays -
le finis
réellement
cette lettre
sujet
Florence ne va pas mal, de temps en temps
elle a des périodes de fatigue. Elle travaille
bien cependant. Elle a beaucoup grandi
et élargi. Une fois par semaine elle va à
un cours de mouvements rythmiques fait
par une Anglaise, cela la passionne.
Je ne doutais pas de sa souplesse, mais de
sa grâce et ai été étonnée de voir qu'elle
arrivait vite aux mouvements harmonieux.
L'ensemble des effets obtenus par ces douces
élevés est vraiment un joli coup d'œil -
Romain prospère toujours, il bavarde
maintenant autant en Italien qu'en
français, ce qui n'est pas peu dire -
Gustave est à Rome pour quelques jours
il y a un mois, fausse alerte, il a cru être
appelé, son billet était pris - Ce n'était que
pour lui faire passer un conseil de révision
ce qui avait déjà été fait ici. - Quand je vois